

---

Adel Sidarus

## **Raymond Le Coz, *Les chrétiens dans la médecine arabe***

Paris, L'Harmattan, coll. « Peuples et cultures de l'Orient chrétien », 2006, 336 p.

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Adel Sidarus, « Raymond Le Coz, *Les chrétiens dans la médecine arabe* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-51, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/11083>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/11083>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Adel Sidarus

## Raymond Le Coz, *Les chrétiens dans la médecine arabe*

Paris, L'Harmattan, coll. « Peuples et cultures de l'Orient chrétien », 2006, 336 p.

Pagination de l'édition papier : p. 157-310

- 1 Cet ouvrage constitue, d'une certaine manière, le deuxième volet d'une trilogie portant sur l'histoire de la médecine en chrétienté. Le premier abordait *Les médecins nestoriens au Moyen Âge : les maîtres des Arabes*, (L'Harmattan, 2004), et le troisième, *Anthropologie et médecine chez les Pères de l'Église*, avait été délivré aux éditions du Cerf par l'auteur peu avant son décès en 2006. Raymond Le Coz avait déjà à son compte deux autres ouvrages en relation indirecte avec le sujet : *Histoire de l'Église d'Orient* (entendons « syro-chaldéenne », Cerf, 1995) et *Jean Damascène : Écrits sur l'islam* (SC 383, Cerf, 1992), à part quelques articles sur la médecine et les hôpitaux en Chrétienté. Il avait presque terminé un autre livre sur Pierre le Vénérable et ses relations avec l'islam. Espérons trouver la personne qui pourra le conclure !
- 2 On sait bien le rôle qu'a joué la médecine de langue arabe tout au long du Moyen Âge méditerranéen et jusqu'au Siècle des Lumières, quand la pensée et la science occidentales se sont émancipées et ont inauguré l'ère de la modernité. Le prestige dont cette médecine jouissait avait, en grande partie, pour base la médecine grecque ancienne, notamment celle, double, Hippocrate/Galien. Or, « comment les Arabes ont-ils donc pu connaître et assimiler cette science qui leur était étrangère au point d'en faire une des principales réussites de leur civilisation ? » (p. 11). C'est à travers les sujets chrétiens de leur empire, en premier lieu, qui avaient traduit cet héritage ancien et exerçaient, en même temps qu'ils l'approfondissaient, la médecine qui en découlait. On peut même affirmer qu'ils ont été leurs premiers maîtres en la matière, comme pour la philosophie qui allait de pair avec elle.
- 3 C'est à l'ensemble de cet apport à la médecine « arabo-musulmane » de chrétiens appartenant à des espaces et des ethnies différents, que l'auteur consacre cet ouvrage de synthèse. Les histoires de cette discipline, qu'elles soient en arabe ou en langues européennes, en parlent certes, mais les médecins chrétiens et leurs contributions multiples s'y trouvent assez dilués et la qualification ambivalente d'« arabe » ou de « musulmane » donnée à cette branche du savoir humain occulte grandement leur participation dans son élaboration. De plus, dit R. Le Coz : « Il nous paraît important de rappeler le souvenir de ces communautés [chrétiennes], ainsi que le rôle qu'elles ont tenu dans l'histoire de la civilisation, au moment où leur existence même semble mise en péril par les événements qui ne cessent de frapper le Proche-Orient. » (p. 16).
- 4 Dans son *Introduction*, à côté de la présentation du plan de l'ouvrage, l'auteur rappelle à grands traits (non sans quelques imprécisions...) la composition complexe de ces populations chrétiennes « soumises et protégées » (*Ahl al-dhimma*), allant de la Mésopotamie à la pointe sud-ouest de l'Europe. *Grosso modo*, chacune a sa propre langue, à côté de l'arabe, et professe une confession distincte des autres : syriaques orientaux ou « nestoriens », syriaques occidentaux ou « jacobites », orthodoxes « melkites » (fidèles à l'Église impériale de Byzance), « coptes » d'Égypte et catholiques-romains d'Espagne ou d'al-Andalus dits « mozarabes ». On pourrait s'interroger sur l'opportunité de certaines des dénominations employées, notamment les deux premières. Pourtant, ce sont bien celles qui étaient en vogue à l'époque, même si les protagonistes d'une confession donnée ne s'y retrouvaient pas toujours.
- 5 C'est sur la base de ces divisions que s'articulent les différents chapitres de l'essentiel de l'ouvrage. Celui-ci comporte, en plus, des Annexes traitant de questions d'ensemble (pp. 167-193), une ample Anthologie (pp. 195-314), et une longue Bibliographie (pp. 315-333).
- 6 Avant les chapitres traitant de chacune des communautés identifiées, le chap. 1 dresse un tableau de « L'héritage byzantin » : derniers siècles de l'école d'Alexandrie et son

rayonnement ; délocalisation en Orient, dans l'Antiochène surtout, en milieux syro-jacobites, aux débuts du VIII<sup>e</sup> siècle, donc sous la dynastie des Omeyades de Damas ; traduction des *corpus* gréco-alexandrins en syriaque et en arabe et constitution du *cursus* de formation type basé sur ce legs. Bien des compléments à ce panorama se trouvent aux débuts des chap. 3-4. Il aurait été préférable de les inclure ici car les allégeances confessionnelles ne recouvraient pas nécessairement les appartenances ethnolinguistiques et, dans l'espace de l'Empire chrétien d'Orient d'alors, le cloisonnement intercommunautaire n'atteignait pas encore le domaine de la science, ni de la philosophie, du reste. L'auteur reconnaît d'ailleurs les imprécisions ou confusions des sources quant à l'identification onomastique en même temps que chronologique de plusieurs des personnalités des VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, pour ne pas parler de l'appartenance confessionnelle. Et, disons-le, quelques-unes des solutions qu'il a adoptées restent sujettes à caution. C'est le cas, par exemple, du prêtre Ahrûn (ibn A'yan al-Qass, *sic*), dont on ne sait vraiment pas à quelle confession il appartenait. Les arguments de Le Coz en faveur des syro-jacobites ne semblent plus tenir, maintenant que l'on sait qu'il doit être placé au VII<sup>e</sup> et non au VI<sup>e</sup> siècle (*Coptic Encycl.*, p. 77).

- 7 Le deuxième chapitre, « Les nestoriens, médecins des califes de Bagdad », résume pratiquement la monographie qui leur avait été consacrée (voir *supra*) : époque sassanide, avec les écoles de Nisibe et de Gundishapur, et vue d'ensemble de l'époque abbasside, avant de parler, en particulier, des grandes familles des Bakhtîshû' et des Mâsawayh (> lat. *Mesue*), puis de Hunayn ibn Ishâq, le grand traducteur et véritable fondateur de la terminologie médicale et philosophique arabe. Le chapitre se conclut, comme presque tous les autres, sur l'inventaire, sous forme de brèves notices biobibliographiques, de tous les autres médecins, classés par siècles.
- 8 Au début du chapitre 3, « Les jacobites et les premières traductions en syriaque », l'auteur revient, comme nous l'avons signalé, sur l'école d'Alexandrie. Mais c'est clairement avec les médecins-philosophes Sergius de Resh'ayna et Gésios de Petra, qui avaient étudié à Alexandrie, que s'entame la transmission de l'héritage alexandrin aux milieux syro-jacobites. Sous les Arabes, trois personnalités se détachent, faisant l'objet de notices développées : Ayyûb al-Abrash (*sic*) al-Ruhâwî, *alias* Job d'Edesse, du IX<sup>e</sup> siècle ; Abû Sahl al-Masîhî (« le Chrétien ») al-Jurjânî, maître du grand Avicenne (*Encyclopédie de l'Islam*, s.v. al-Masîhî !) ; Grégoire Abu'l-Faraj Ibn al-'Ibrî, le prélat-maphrien polygraphe du XIII<sup>e</sup> siècle, connu en Occident sous le nom erroné de Bar Hebraeus.
- 9 Pour le répertoire final des autres médecins appartenant à la confession syro-jacobite, R. Le Coz se base exclusivement sur la prosopographie des *Savants arabes chrétiens en Islam* de Louis Cheikho (en arabe, édition rev. et augm. par C. Héchaïmé, Beyrouth, 1983). Il faut signaler toutefois que, malgré l'apport méritoire du réviseur, l'ouvrage est dépassé : Héchaïmé ne pouvait pas connaître toutes les études et éditions de textes de toutes les disciplines scientifiques. Or, dans ce chapitre plus qu'ailleurs, où d'autres manuels compensent effectivement cette double lacune, il aurait fallu recourir aux monographies allemandes de F. Sezgin et M. Ullmann, citées certes dans la bibliographie mais peu évoquées dans l'exposé de Le Coz.
- 10 Chapitre 4 : « Grecs melkites, héritiers de l'école d'Alexandrie » : en accord avec ce que nous avons argumenté plus haut, le sous-titre est un peu trompeur, dans la mesure où ce groupe n'a pas été plus privilégié que les syro-jacobites en matière de filiation intellectuelle et scientifique. Le grec était certes leur langue (bien qu'il y ait eu des melkites de langue syriaque...), mais ils n'ont pas connu l'institution « universitaire » monacale propre à leurs coreligionnaires, qui s'est révélée capitale pour la conservation et le développement des textes et des paradigmes alexandrins. Quoiqu'il en soit, de « la période byzantine » (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles), Le Coz retient Alexandre de Tralles, Aethius d'Amida, Magnus d'Émèse et Paul d'Égine (voir P.E. Pormann, *The Oriental Tradition of P. Aeg.'s Pragmateia*, Leiden, Brill, 2004), tous traduits ou connus des Arabes. Au même milieu intellectuel, sinon ethnique, doit appartenir Jean Philopon *alias* Grammatikos (ar. Yahyâ al-Nahwî !), bien qu'il fut anti-chalcédonien et qu'il y aurait lieu de douter de l'attribution de tous les textes médicaux traduits en arabe, à côté des textes philosophiques (*EI* XI, 273a-275a ; Sezgin, *GAS* III (*Medizin*), 157-160 ; Ullmann, *Medizin*,

89-91). Pour cette période en général, il aurait été utile de consulter l'ouvrage lumineux de René Khawam, *L'univers culturel des chrétiens d'Orient* (Paris, 1987), qui porte précisément sur les milieux hellénophones de la Méditerranée orientale à la veille de leur arabisation.

11 Les données sur la période musulmane se répartissent en trois paragraphes, plus les brèves notices concernant les médecins non traités dans ces parties mais connus ou mentionnés dans les sources arabes. Pour Damas, durant le califat omeyyade et les quelques décennies après sa chute, l'auteur relève une dizaine de médecins mineurs, sans production littéraire notable, mais servant souvent les califes ou les grands du royaume. À Bagdad, sous les Abbassides, les melkites ont contribué modestement au mouvement de traduction et d'affirmation de la médecine grecque. Il y avait eu un noyau de médecins grecs à la cour des Sassanides déjà, qui ont sans doute préparé la voie à leurs successeurs de l'époque islamique. Avant la grande figure de Qustâ ibn Lûqâ, nous trouvons un Istifân ibn Basil (Étienne fils de Basile), un Eusthate (le Moine) ou un Yahyâ ibn al-Batrîq (Jean fils du *Praktikos* ?). Celui-ci a laissé pour la postérité le fameux *Secretum secretorum*, traduit en latin en deux versions et, chose rare pour les traités d'origine arabe, orientale surtout, en plus d'une langue vernaculaire de l'Europe de la fin du Moyen Âge ou de la Renaissance. Un nombre considérable d'ouvrages ou d'études de détail lui a été consacré ces dernières décennies, dont on aurait dû mentionner les plus importants, car ce remaniement de la *Politique* de Pseudo-Aristote intègre des éléments de sciences naturelles, proches de la discipline médicale.

12 Qustâ (Constantin) ibn Lûqâ, né à Baalbek entre 820 et 835, aurait mérité un paragraphe à lui seul, car il est considéré l'égal de son contemporain, le grand Hunayn. Il lui est, du reste, supérieur sur le plan de la quantité et de la diversité de son œuvre. Si l'on ajoute ses nombreux voyages dans le monde byzantin, et jusqu'à la cour du roi d'Arménie où il mourut en 912, on conviendra de la grandeur du personnage. Pour la seule médecine, on lui attribue cinquante-cinq ouvrages et il a abordé plusieurs autres domaines de la science, de l'histoire et de la philosophie. Parmi les nombreuses traductions de l'Antiquité classique grecque (Platon, Aristote, Euclide, etc.), il faut signaler le *Placita philosophorum* attribué à Plutarque et qui concerne les présocratiques. Hans Daiber en a établi l'édition savante dans *Aetius arabus* (Wiesbaden, 1980), un volume considérable de presque mille pages, qui intéresse au plus haut point la personne même du traducteur. Nous nous permettons de signaler aussi, vu le caractère de la présente revue, l'importante « Correspondance islamo-chrétienne » surgie entre Ibn al-Munajjim et les deux grandes figures scientifiques et philosophiques d'alors, Qustâ et Hunyan (p. 118), (Samir Khalil et Paul Nwyia, (éds.), in *Patrologia orientalis* XL/4 – n° 185, 1981).

13 Parmi la dizaine de médecins melkites à Bagdad, postérieurs à Qustâ, un seul se distingue vraiment. Il s'agit de Nazîf Ibn Yumn, originaire d'Iran et ayant exercé à Shiraz, et plus tard à Bagdad où il avait suivi l'Émir 'Adud al-Dawla, dont il était l'un des médecins personnels, lors de sa prise du pouvoir comme Sultan suprême en 978. Nazîf était à la fois prêtre et médecin, mais également philosophe, théologien et traducteur. Son traité à caractère philosophique sur l'accord fondamental des différentes confessions quant à l'union hypostatique en Jésus-Christ, s'avère un lointain précurseur du mouvement œcuménique de nos jours, où l'on assiste à la reconnaissance mutuelle entre plusieurs Églises, du moins en ce qui concerne la croyance christologique (J. Nasrallah, *Arabica*, 21, 1974 ; S.Kh. Samir, *Mélanges USJ*, 51, 1990).

14 En même temps qu'ils se trouvaient dans l'espace privilégié des chrétiens nestoriens, Mésopotamie et Iran, les melkites peuplaient aussi, en proportions aussi réduites, le pays des chrétiens coptes, l'Égypte. Au IX<sup>e</sup> siècle, on signale trois ou quatre médecins sans grande importance, dont le patriarche d'Alexandrie Politien (env. 768-813). Nous sommes d'avis, à la suite d'autres auteurs, que c'est à ce groupe et non aux coptes (p. 135) qu'il faut rattacher Nastâs ibn Jurayj (Anastase fils de Georges). Le Coz d'ailleurs a dû hésiter, puisqu'il avait compté parmi les melkites (p. 124) son petit fils, Ishâq ibn Ibrâhîm ibn Nastâs, un des médecins particuliers du calife fatimide al-Hâkim (996-1020), avant d'en reparler ici en liaison avec son grand-père. Celui-ci avait été attaché au service d'un gouverneur abbasside, écrit un ouvrage sur les drogues et, cas insolite, échangé des traités avec un homologue chrétien de Cordoue (voir *Coptic Encyclop.*, pp. 1775-76).

- 15 Un siècle plus tard, avec le califat fatimide, l'Égypte devient un important centre culturel et politique, sans pour autant améliorer sensiblement sa quote-part dans l'élaboration de la science et de la philosophie arabo-islamiques. À l'une ou l'autre exception près, les médecins chrétiens, qu'ils soient melkites ou coptes, seront donc des praticiens plutôt que des théoriciens. Sa'îd ibn Batrîq (*Patrisios* ?) et son frère 'Isâ inaugurent cette nouvelle période. Le premier, devenu patriarche d'Alexandrie sous le nom d'Eutychius (933-940), est plutôt connu comme historien grâce à ses *Annales* qui, renouant avec l'histoire universelle du type alexandrin, ont connu une double version et une *Continuatio (dhayl)* au début du siècle suivant par Yahyâ ibn al-Batrîq al-Antâqî. Il a pourtant à son compte plusieurs ouvrages ou traductions concernant la médecine et la pharmacopée, en plus de la philosophie et de la théologie, qui n'ont pas beaucoup circulé.
- 16 Quelques praticiens mineurs lui ont succédé, de même que, plus tard, sous les sultans ayyubides, qui ont mis fin à la dynastie fatimide sans perdre l'indépendance du pays et étendant même leur hégémonie à l'espace syro-palestinien jusqu'aux confins de la Mésopotamie septentrionale. C'est ainsi que des médecins de ces régions sont engagés au service de Saladin et de ses successeurs, parmi lesquels quelques melkites, et la circulation entre la vallée du Nil et le Croissant fertile s'intensifie. À ce propos, on observera que la *Coptic Encyclopedia*, mise à profit par Le Coz pour les médecins coptes, inclut plusieurs notices solides et bien documentées sur les médecins melkites ayant vécu ou exercé leur profession en Égypte. C'est le cas aussi de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* de tradition copte. À titre d'exemple, reprise par Maqrîzî, elle nous parle du cas insolite et ignoré (y compris dans le présent ouvrage) de Al-Hakîm al-Qibfî (Le Médecin copte) élu patriarche melkite en 1243, prenant le nom de Grégoire I (entre les deux Nicolas). Avec lui, on compte donc au total quatre médecins devenus patriarches des melkites, entre Alexandrie et Jérusalem (*cf.* p. 122), en cinq siècles de domination islamique !
- 17 Sous le titre de « Les Coptes d'Égypte et la médecine pharaonique » (chap. 5), Le Coz commence par poser la question de l'héritage national ancien, sans arriver à aucune conclusion. Et celui de l'école grecque d'Alexandrie ne semble guère avoir eu d'impact. En effet, les quelques textes en langue copte, des recettes surtout, qui nous sont parvenus de la période byzantine ou musulmane ne sont guère concluants. Comme nous y avons fait déjà allusion, l'Égypte comme telle a peu contribué à la science médicale arabo-islamique, à l'égal de la philosophie. Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, la médecine était largement aux mains des communautés « minoritaires » : juifs et chrétiens, coptes ou melkites. Mais ils ne nous ont pas laissé de textes significatifs. Du côté des coptes, une exception du XIII<sup>e</sup> siècle confirme la règle : Al-Mufaddal ibn Mâjid Ibn Bishr al-Kâtib (al-Qibfî), dénommé abusivement par quelques chercheurs Ibn Bishr al-Isrâ'îlî, a un long poème didactique (3 500 vers) de médecine pratique, encore inédit et dont l'autographe se trouve à Paris. De plus, l'histoire de la littérature copto-arabe des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, nous révèle l'existence de trois médecins qui se sont appliqués à la spéculation philosophico-théologique (Sidarus, *in Actes des XI<sup>e</sup> Journées d'Études Coptes*, A. Boud'hors, (éd.) *et al.*, De Boccard, 2006, pp. 355-366).
- 18 Le dernier chapitre sur les mozarabes à Cordoue, comporte peu d'éléments sur les médecins chrétiens en conformité avec la réalité locale. Si le nombre de pages correspond globalement à celui des autres chapitres, c'est que l'auteur s'est plu à parler de la situation avant l'islam, et des débuts de la médecine en al-Andalus. La vérité est qu'il s'agit en somme de peu de choses et le rôle des chrétiens comme tels a été fort limité, transmettant à peine quelques textes latins anciens, qui traduisent à leur tour le grec (*Aphorismes* d'Hippocrate...), en attendant que la civilisation développée dans la partie orientale de l'espace musulman pénètre dans le pays. Plus tard, en plein X<sup>e</sup> siècle, la *Materia medica* de Dioscoride est étudiée et adaptée aux réalités du terrain grâce à l'apport du moine Nicolas, envoyé par l'empereur byzantin avec un manuscrit illustré. Autour de lui se forme un noyau d'experts locaux, chrétiens et musulmans, pour mener à bien l'entreprise. Et depuis lors, les études des « simples » et leurs applications médicales connaissent un grand essor, bien propre à l'espace andalou (A. Dietrich, *Dioscorus triumphans*, Göttingen, 1988) et rayonnant, plus tard, en direction de l'Orient musulman et de l'Occident chrétien.

- 19 La brève conclusion évoque les communautés arménienne et maronite avant d’offrir un survol rapide sur le rôle des chrétiens dans la médecine arabe. Si les maronites ont fait partie intégrante du groupe ethnolinguistique syro-jacobite, on sait qu’ils s’en distinguaient sur des points mineurs de doctrine, ainsi que vis-à-vis des melkites de langue syriaque. Quoiqu’il en soit, leur contribution fut nulle, même si sous le troisième calife abbasside al-Mahdî (777-785), celui qui lança en réalité le grand mouvement des traductions philosophiques et scientifiques, le chef des astronomes de la cour aurait été maronite. Quant aux Arméniens, qui connaissaient bien la médecine byzantine, malgré leurs relations intenses avec le camp islamo-arabe, y compris une immigration vers cet espace, ils n’ont offert aucune contribution particulière dans ce domaine.
- 20 C’est dans cet épilogue que Le Coz aurait pu faire allusion au Tunisien Constantin l’Africain (1015-1087). Qu’il fût d’origine chrétienne ou un converti de l’islam, il fut le premier à faire connaître, en latin, aux chrétiens d’Occident la médecine arabe, nord-africaine surtout, même s’il ne le déclarait pas toujours, vendant ses traductions comme s’il s’agissait d’œuvres personnelles.
- 21 Les quatre annexes abordent successivement « les régimes de santé », faisant allusion aux encyclopédies médicales, aux calendriers ou almanachs et aux livres de diététique et d’hygiène ; « les premiers oculistes en Terre d’Islam », qui ont été des chrétiens nestoriens, parmi eux : Yûhannâ Ibn Mâsawayh (*Mesue* des latins), Hunayn Ibn Ishâq et ‘Alî ibn ‘Isâ (lat. *Jesu Haly*) – tous traduits en latin ; « l’apparition de l’hôpital », de tradition byzantino-nestorienne ; la « généalogie de la famille Bakhtîshû’ », sous forme d’arbre généalogique, enfin.
- 22 Dans la longue anthologie, l’auteur a sélectionné une douzaine de textes de sept auteurs, parmi lesquels on retrouve Ibn Mâsawayh et Hunayn, Ibn Butlân et Ibn al-‘Ibrî. Trois textes sont anonymes et deux traduisent le copte.
- 23 Nous concluons sur deux mises en garde quant à la transcription de l’arabe. Comme il a été fait abstraction des signes diacritiques, ceux-ci n’intéressant que les spécialistes, l’auteur a suivi l’usage, assez courant dans ce genre de publication, de signaler les voyelles longues par l’accent circonflexe. Or, on constate nombre de lacunes ou erreurs, dont la plus surprenante concerne le mot *malik* (« roi, souverain, empereur »), qui figure régulièrement avec un *î* long ! Par ailleurs, dans les séries onomastiques, voulant résoudre automatiquement l’abréviation *b.* pour *ibn*, les éditeurs ont laissé le point !
- 24 Il faut être finalement reconnaissant à la mémoire de Raymond Le Coz pour ce gros travail de compilation systématique concernant la contribution des chrétiens à la médecine arabomusulmane. L’ouvrage vise certes un public non spécialisé, mais il représente un travail immense et patient, qui a occupé l’auteur de longues années – nous en avons été témoin. Il vient opportunément rappeler à notre monde la richesse que représente une société plurielle et ouverte.

---

### **Pour citer cet article**

#### Référence électronique

Adel Sidarus, « Raymond Le Coz, *Les chrétiens dans la médecine arabe* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-51, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/11083>

#### Référence papier

Adel Sidarus, « Raymond Le Coz, *Les chrétiens dans la médecine arabe* », *Archives de sciences sociales des religions*, 140 | 2007, 157-310.

---

### **Droits d'auteur**

© Archives de sciences sociales des religions

---